

Arborescences

Antoine P. Boisclair

Numéro 2, automne 2003

Jan Patočka

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisclair, A. P. (2003). Arborescences. *Contre-jour*, (2), 11–19.

Arborescences

Antoine P. Boisclair

COULOIRS D'AUTOMNE

Derrière chaque porte ouverte en septembre un courant d'air tiède traverse l'épaisseur du temps sur l'avenue silencieuse à l'approche du soir et prolonge l'été, perpétue la journée au bout d'un long couloir d'érables parsemé de débris, de branches mortes. Une corneille en deuil suspend son cri, fixe des yeux les cimes de l'instant qui s'irise à l'horizon tandis que l'épicier ferme sa devanture, lève distraitement la tête et regarde la lumière déclinante sur les façades avant d'enregistrer ses pertes et profits. On voudrait préserver l'éclat; on voudrait maintenir l'équilibre encore un peu lorsque le murmure du vent s'épuise sous les arbres mais les voix d'enfants circulent sans lieu dans un réseau infini de ruelles, de cordes à linge et de fils électriques jusqu'à l'heure du souper; le soleil couchant se ramifie le long des trottoirs, ruisselle à travers le feuillage et cherche sa propre source en chantant.

PAYSAGE RAPIÉCÉ

Après l'orage les couleurs s'éparpillent sous les peupliers
qui s'agitent parfois lorsqu'une dernière bourrasque
sillonne les quartiers brumeux. Un rayon de soleil recoud
l'étoffe bleue du ciel, enfile en collier d'innombrables
gouttelettes qui s'évaporent au-dessus des toitures
métalliques et couronnent le retour éclatant de l'automne.
On franchit des passages, des allées d'église dans les rues
désertes car tout est suspension, douceur et cendres
répandues sur des tapis de feuilles mortes à nouveau ;
l'odeur du bois brûlé recompose l'espace disséminé
par la foudre et se fraie un chemin hors du temps
vers la maison disparue après longtemps d'errance.
On s'invente un autel de clarté, un palais d'images
transparentes sous les applaudissements des bouleaux
jaunes quelques minutes avant la nuit. On célèbre
l'événement perpétuel de la lumière à l'horizon,
sa lente agonie dans les travées d'azur étoilées.

AVANCÉE DANS L'HIVER

Au premier matin d'hiver l'érable dont les branches s'étirent jusqu'au bout des possibles s'étonne à nouveau d'être vrai dans la lumière qui dessille les yeux plissés par le sommeil; la mésange hésite, gravit les marches d'un palais silencieux sur le perron recouvert de givre et retient son souffle.

On avance, lentement, à la recherche du sentier disparu; on croît reconnaître un château d'émeraudes, un clocher transparent sous les rafales tandis que le froid découpe au couteau la forme d'une cheminée. Quelques traits, des figures abstraites s'articulent aux coins des rues, s'estompent parmi les strates de nuages qui s'accrochent aux antennes-satellites et s'effilochent en lambeaux.

On avance, à tâtons, dans la lumière inouïe de l'hiver; on cherche ses traces ensevelies en gardant la tête basse vers midi parce que le froid demeure trop sec pour respirer, la première neige trop vive pour parler.

CONNAISSANCE DU GIVRE

Ce que le vent esquisse dans la neige, ces formes inachevées à l'horizon, nous les comprenons intuitivement lorsque le regard distrait s'adapte aux méandres du paysage, aux rubans des autoroutes qui s'envolent et s'effacent en silence à la suite d'une longue marche. Un chemin traverse l'espace poudreux, suggère un point de fuite improbable quand la glace craque sous nos bottes, se lézarde et multiplie les directions vers nulle part. On acquiesce, sans broncher, aux hochements de tête monotones des épinettes en bordure de la ville, aux bourrasques qui s'essoufflent près des terrains vagues avant la nuit. On contemple les édifices en miroir trop hauts pour nous comme ces arbres aux mille branches dirigées vers le ciel éblouissant, ces mille questions laissées sans réponse dans la neige.

MARÉE BASSE

À présent la neige fondante ruisselle très loin dans ma mémoire
oublieuse et parcourt la ville en rêve, m'emporte
aux limites d'un quartier jonché de papiers délavés,
de feuilles mortes macérées par la pluie. Un léger
froissement d'ailes propage l'air pur à chaque pas ;
un volet claque, balaie l'espace troué d'éternité
au bout d'une ruelle retrouvée et c'est la mer
calme comme après la tempête ; c'est la marée
basse et l'odeur du sel répandu sur l'asphalte.
Des ressacs, des vagues de souvenirs s'attardent
aux terrasses, s'échouent sur les visages, les façades
et les trottoirs bondés parce que le printemps débouche
ses flacons d'ombres sous les arbres et qu'il fait bon
marcher sans but dans les rues maintenant. Il fait bon
laisser la nuit sans fond submerger la ville de sommeil.

EMBRANCHEMENTS

C'est la saison la plus difficile à contenir parce que le soleil déverse un flot d'images sous les frondaisons qui chuchotent après l'averse et c'est comme trop vouloir, trop chercher le fruit très haut dans l'arbre aux branches innombrables. Les rues s'ouvrent à toutes les promesses, répandent leurs couleurs vives au vent mais n'aboutissent jamais, ne concluent rien dans un parc où l'on s'assoit seul sur un banc. Quelques bourgeons surplombent le silence insondable avant d'éclorre en fin d'après-midi ; un éclair de chaleur illumine l'instant puisque tout est signe et m'échappe dans un quartier où plus personne ne passe à l'approche de l'orage. Rien n'existe que cette lueur évanescence sur les toits, l'imminente ascension du brouillard au coin de l'avenue qui clignote à chaque enseigne.

FICTION

Bourdonnant de lumière les plates-bandes abritent le beau temps qui perdure au milieu d'un parc peuplé d'oiseaux-mouches durant la canicule ; les tresses de soleil, les heures sèches et les feuilles en feu se défont une à une dans un kiosque circulaire où tourbillonnent les samares, les sacs en plastique vides. C'est l'été perpétuel après plusieurs années de sieste et les enfants muets rentrent à la maison, laissent leurs voiliers glisser sur l'eau chatoyante du bassin rempli d'or maintenant. Je me lève, à moitié éveillé, en écoutant la clochette lointaine d'un marchand de glaces sur le chemin ; je consens au bruissement des fougères, au vent léger qui s'attarde dans les feuillages suspendus au ciel comme une pensée délivrée de sa propre pensée, un souvenir, à peine, dont les contours imprécis flotteraient sans vie sous les nuages.

ORACLE DE L'AUBE

À la fin du sommeil le murmure des érables accompagnera
l'écho de tes pas perdus quelque part entre ici et jadis ;
le chant d'une cigale invisible dans les bosquets,
le crépitement du gravier trahiront le silence
infini de l'été sur le sentier brumeux. Tu devras
emplir tes poumons d'aube dans l'herbe fraîche,
traverser une tonnelle de vigne piquetée d'étoiles
pâlissantes pour atteindre la remise décrépite
derrière laquelle on enterrait les oiseaux morts.
La clé dormira comme avant sous la treizième dalle
au fond du jardin recouvert de trèfles lorsqu'une brise
d'air tiède posera sa main sur ton épaule. L'aura
vacillante du lampadaire entouré d'insectes éclairera
ton visage ridé par le temps, tes deux mains tremblantes
en tournant la poignée de la porte qui n'ouvrira plus.